



HAL
open science

La visibilité des classes subalternes dans les sources archéologiques. Considérations sur quelques cas d'étude en Grande Grèce

Airton Pollini, Arianna Esposito

► To cite this version:

Airton Pollini, Arianna Esposito. La visibilité des classes subalternes dans les sources archéologiques. Considérations sur quelques cas d'étude en Grande Grèce. *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2013, 38, pp.117-134. halshs-01155131

HAL Id: halshs-01155131

<https://shs.hal.science/halshs-01155131v1>

Submitted on 8 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La visibilité des classes subalternes dans les sources archéologiques. Considérations sur quelques cas d'études en Grande Grèce

Airton Pollini, Arianna Esposito

Citer ce document / Cite this document :

Pollini Airton, Esposito Arianna. La visibilité des classes subalternes dans les sources archéologiques. Considérations sur quelques cas d'études en Grande Grèce. In: Ktèma : civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques, N°38, 2013. La question des pauvres et de la pauvreté dans le monde grec. pp. 117-134;

doi : <https://doi.org/10.3406/ktema.2013.1401>

https://www.persee.fr/doc/ktema_0221-5896_2013_num_38_1_1401

Fichier pdf généré le 07/05/2021

Abstract

The objective of this paper is to apprehend the visibility of subaltern classes via the analysis of archaeological evidence. In order to do so, necropoleis constitute a major case study : are not the tombs a privileged source of information, most often an irreplaceable one, about ancient societies ? Indeed, the diversity of rituals in tombs allows scholars to individualize possible synchronic differences, such as those of class, gender, origin or ideology, as well as, in a diachronic perspective, ideological and social transformations. But what is the limit of our interpretations ? Rather than pointing towards definite answers, our goal is to propose some historiographical landmarks about these aspects, underlining the methodological difficulties inherent to the variability of funerary rites and practices. Our paper is based on some case study from Greek colonial contexts in South Italy.

Résumé

Le propos de cet article est d'envisager la question de la visibilité des classes subalternes par le biais des témoignages archéologiques. Pour ce faire, les nécropoles s'avèrent être un cas d'étude fort intéressant : les tombes ne constituent-elles pas une source d'information privilégiée, souvent même irremplaçable, sur les sociétés disparues ? Elles permettent en effet au chercheur d'individualiser des possibles différences synchroniques de classe, de genre, d'origine ou d'idéologie à partir de la diversité des rituels ou de cerner, cette fois-ci dans une perspective diachronique, les changements idéologiques et sociaux. Mais jusqu'à quel point peut-on pousser nos interprétations ? Notre but n'est pas ici d'apporter des réponses définitives, mais de fournir quelques points de repère historiographiques sur ces questions tout en mettant en évidence des difficultés méthodologiques inhérentes à la variabilité des rites et des pratiques funéraires. Nous avons choisi d'organiser notre propos autour de quelques études de cas provenant des contextes coloniaux grecs d'Italie

La visibilité des classes subalternes dans les sources archéologiques. Considérations sur quelques cas d'étude en Grande Grèce

RÉSUMÉ.– Le propos de cet article est d'envisager la question de la visibilité des classes subalternes par le biais des témoignages archéologiques. Pour ce faire, les nécropoles s'avèrent être un cas d'étude fort intéressant : les tombes ne constituent-elles pas une source d'information privilégiée, souvent même irremplaçable, sur les sociétés disparues ? Elles permettent en effet au chercheur d'individualiser des possibles différences synchroniques de classe, de genre, d'origine ou d'idéologie à partir de la diversité des rituels ou de cerner, cette fois-ci dans une perspective diachronique, les changements idéologiques et sociaux. Mais jusqu'à quel point peut-on pousser nos interprétations ? Notre but n'est pas ici d'apporter des réponses définitives, mais de fournir quelques points de repère historiographiques sur ces questions tout en mettant en évidence des difficultés méthodologiques inhérentes à la variabilité des rites et des pratiques funéraires. Nous avons choisi d'organiser notre propos autour de quelques études de cas provenant des contextes coloniaux grecs d'Italie méridionale.

Abstract.– The objective of this paper is to apprehend the visibility of subaltern classes via the analysis of archaeological evidence. In order to do so, necropoleis constitute a major case study: are not the tombs a privileged source of information, most often an irreplaceable one, about ancient societies? Indeed, the diversity of rituals in tombs allows scholars to individualize possible synchronic differences, such as those of class, gender, origin or ideology, as well as, in a diachronic perspective, ideological and social transformations. But what is the limit of our interpretations? Rather than pointing towards definite answers, our goal is to propose some historiographical landmarks about these aspects, underlining the methodological difficulties inherent to the variability of funerary rites and practices. Our paper is based on some case study from Greek colonial contexts in South Italy.

*Leggere una necropoli oggi è come sfogliare un libro straniero :
si conoscono le pagine, i numeri delle righe, i caratteri di stampa,
ma non si conosce la lingua. La lingua, infatti, muta in ogni necropoli ;
i dialetti locali non possono essere immediatamente comparati ad altri.*
Valenza-Mele 1991, p. 150.

Peut-on appréhender les pauvres, ou de façon plus générale les couches subalternes, à partir des données archéologiques ? Les données funéraires fournissent un bon exemple d'un certain renouvellement des perspectives dans les recherches archéologiques actuelles. La documentation issue des nécropoles est plus riche et mieux conservée que celle des habitats. Aussi, pour des raisons quantitatives et qualitatives, le milieu funéraire est-il devenu, depuis le milieu des années 1970, le champ le plus fertile pour tout chercheur qui veut faire de l'archéologie une anthropologie du

monde antique¹. D'abord tournés majoritairement vers la recherche d'éléments de mobiliers, les archéologues du domaine funéraire ont progressivement déplacé leur centre d'intérêt des objets vers des problématiques d'ordre social ou culturel.

Par conséquent, les nécropoles s'avèrent être un cas d'étude intéressant pour questionner la visibilité des classes subalternes par le biais des témoignages archéologiques. Elles permettent en effet au chercheur d'individualiser des possibles différences synchroniques de classe, de sexe, d'origine ou d'idéologie à partir de la diversité des rituels ou de cerner, cette fois-ci dans une perspective diachronique, les changements idéologiques et sociaux².

En suivant B. d'Agostino, on peut d'emblée retenir que la mort engendre une crise tant au niveau individuel que collectif: le défunt se présente alors à la communauté avec son identité sociale, placé au centre de relations familiales, économiques, sociales³. Or de quels outils disposent l'archéologue et l'historien pour cerner la nature sociale des défunts? Jusqu'à quel point peut-on pousser nos interprétations? Notre but n'est pas ici d'apporter des réponses définitives, mais de fournir quelques points de repères historiographiques sur ces questions tout en mettant en évidence des difficultés méthodologiques inhérentes à la variabilité des rites et des pratiques funéraires.

L'approche archéologique se fonde en effet principalement sur l'idée qu'un groupe donné est amené à sélectionner, dans l'ensemble de la culture matérielle, certains types d'artefacts. Or, dès que ces artefacts sont utilisés avec un sens social ou politique spécifique et dans des circonstances particulières, ils deviennent alors emblématiques pour ce groupe – autrement dit, ils deviennent des marqueurs⁴. Mais ces objets sont eux-mêmes issus d'un langage social codifié, dont le décryptage ne peut se faire qu'en combinant plusieurs éléments. Ces arguments posent ainsi également des problèmes, en premier lieu celui de la nature multiforme et évolutive de ces marqueurs: de fait, si dans les mœurs liées à la mort s'enchevêtrent des références à la fois collectives et individuelles, les traces matérielles n'en sont finalement que plus délicates à interpréter. F. de Polignac⁵, en abordant la question du genre dans les rites funéraires grecs, parvient à des observations tout à fait utiles dans le cadre de notre raisonnement: il souligne en effet la « polysémie » des objets funéraires et les limites d'une approche qui éviterait une prise en compte systématique de ces derniers dans leur double contexte, spatial et chronologique.

Dans cette perspective, nous avons choisi d'organiser notre propos autour de quelques études de cas provenant des contextes coloniaux grecs d'Italie méridionale. Nous évoquons tout d'abord le cadre historiographique qui a permis une prise en compte plus large des strates subalternes dans la littérature archéologique funéraire; puis nous nous demandons si différents éléments du processus funéraire – les assemblages d'objets, la répartition spatiale des tombes – permettent de dégager autant de marqueurs d'un statut social présumé inférieur (pauvres, esclaves). Pour ce faire, nous aborderons aussi bien des situations en milieu indigène que des contextes grecs coloniaux.

(1) Voir en particulier: G. GNOLI et J.-P. VERNANT (éds), *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, 1982.

(2) N. VALENZA-MELE, « Vita dell'aldilà e corredi funerari: evoluzioni comparate », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1991, 17-2, p. 149-174.

(3) B. D'AGOSTINO, « Società dei vivi, comunità dei morti: un rapporto difficile », *Dialoghi di Archeologia*, 1985, p. 47-58.

(4) Voir la mise au point de J. DELAMARD, O. MARIAUD, « Le silence des tombes? Masculin et féminin en Grèce géométrique et archaïque d'après la documentation archéologique funéraire », in V. SEBILOTTE CUCHET, N. ERNOULT (éd.), *Problèmes du genre en Grèce ancienne*, Paris, 2007, p. 65-82.

(5) F. DE POLIGNAC, « Sexe et genre dans les rites funéraires grecs : quelques aperçus », in L. BARAY et A. TESTARD (dir.), *Pratiques funéraires et sociétés: nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale*. Actes du colloque interdisciplinaire de Sens, 12-14 juin 2003, Dijon, 2007, p. 349-356. Voir aussi S. PÉRÉ-NOGUÈS, « Recherches autour des 'marqueurs funéraires' à travers l'exemple de quelques sépultures féminines de la nécropole du Fusco (Syracuse) », *Pallas* 76, 2008, p. 151-171.



Fig. 1: Carte de la Grande Grèce et de la Sicile, avec l'indication des cités grecques coloniales. © Airton Pollini.

I. LE MORT ET LA COMMUNAUTÉ

Il est acquis que les pratiques funéraires offrent un observatoire privilégié pour questionner la structure sociale de la communauté. Mais le contrôle des rituels funéraires de la part de la communauté est une réalité soumise à des explications d'ordre divers : hormis les rituels privés, la communauté peut en fait assurer le déroulement des cérémonies avec des finalités qui peuvent différer ou se compléter réciproquement, et être d'ordre politique, religieux, etc. En l'absence de textes, jusqu'à quel point l'analyse archéologique est-elle en mesure de reconstruire cet ensemble complexe de normes véhiculées par les rituels funéraires ? R. Osborne a récemment dirigé un volume intitulé *The Archaeology of Equality*. Son introduction est un texte critique envers une certaine pratique de l'archéologie. Souvent, selon R. Osborne, les archéologues et les historiens de l'Antiquité, s'ils s'intéressent aux relations de pouvoir, se concentrent sur les organisations politiques et ne prennent presque jamais en compte les rapports de pouvoir entre groupes ou individus. Si en histoire, à partir de l'héritage de K. Marx puis de M. Foucault, les chercheurs ont commencé à tourner le regard vers ces rapports de pouvoir, l'intérêt passant ainsi des institutions aux personnes et aux groupes sociaux, en archéologie, cette perspective demeure relativement rare :

*Archaeology is in general very far from dominated by interest in political institutions. It is not that archaeologists think of nothing but political organization, but that when they do think about politics it is political organization that they think about*⁶.

R. Osborne a raison de critiquer la correspondance, souvent assez mécanique, que l'on a tendance à inférer entre une certaine division régulière des espaces, identifiable grâce aux vestiges archéologiques, et l'égalité présumée entre les individus d'un groupe social. Ce n'est pas parce qu'on a affaire à un habitat où les espaces ont des dimensions égales que les ressources ne peuvent pas être concentrées entre les mains de quelques individus⁷. Mais ses propos doivent être nuancés.

En ce qui concerne l'Italie méridionale, par exemple, la littérature « coloniale » a sans doute porté davantage son attention sur l'idéologie des aristocraties italiennes et les phénomènes d'acculturation des élites, thèmes très chers à l'historiographie italienne depuis les années 1980. L'attention marginale portée aux classes subalternes peut être également expliquée par les difficultés implicites que l'on rencontre lorsque l'on tente de reconstituer des formes économiques en quelque sorte « invisibles », pour lesquelles les témoignages archéologiques sont difficiles à appréhender. Car, au-delà des aspects lacunaires de la documentation, se pose également le problème de son interprétation : est-il possible, au regard de la seule documentation archéologique funéraire, de restituer l'identité sociale des individus en position subalterne ?

Un nouveau modèle d'interprétation a été inauguré par la *Post-Processual Archeology*. Avec le dépassement de l'archéologie processuelle prônée par I. Hodder par le biais de l'archéologie contextuelle, on remet aussi en cause le rapport entre la communauté et le monde funéraire en soulignant notamment la valeur éminemment idéologique de la culture matérielle. D'après I. Hodder, un groupe politique dominant peut en fait utiliser le langage funéraire pour donner à voir une image détournée de la réalité sociale de la communauté. Il faut dès lors considérer la variabilité

(6) R. OSBORNE, « Is Archaeology equal to equality? », *World archaeology*, 39,2, 2007, p. 147.

(7) Pour un rappel sur la difficulté d'interprétation des données archéologiques et de leurs possibles liens avec les structures sociales, voir le cas de Mégara Hyblaea à l'époque archaïque, M. GRAS, H. TRÉZINY, et H. BROISE. *Mégara Hyblaea. 5, La ville archaïque : l'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale, Mélanges d'archéologie et d'histoire. Suppléments 1*, Rome, École française de Rome, 2004, p. 585 : « Les données des nécropoles fournissent des éléments beaucoup plus complexes que l'on n'analysera pas ici. Il suffit de dire que, face à l'apparente uniformité des lots urbains, les modes de déposition sont étonnamment variés : inhumations et incinérations, sarcophages, dépositions dans des vases et en pleine terre, en position allongée sur le dos ou fœtale. »

du comportement funéraire, étayant la superstructure idéologique: ses traces matérielles sont à la fois fragiles et changeantes⁸.

À la suite d'Ian Hodder, une nouvelle tradition d'étude s'est imposée en Italie lors des dernières vingt années: elle conjugue l'approche de la *Post Processual Archeology* avec la démarche historicisante de l'école italienne⁹. Les nombreuses publications relatives aux fouilles menées à Pontecagnano par Bruno d'Agostino et son équipe offrent à cet égard un exemple et, en même temps, un manifeste de cette nouvelle tradition. La mise au jour et l'étude systématique de la nécropole orientale de Pontecagnano, en Campanie, a ainsi permis de réfléchir à la variété du monde funéraire par le recours aux modèles interprétatifs mis au point dans le milieu anglo-saxon de la tradition *Post-Processual*. Cette approche a considérablement renouvelé les études sur le funéraire. Le remarquable travail accompli par M. Cuzzo peut fournir un modèle pertinent sur le plan méthodologique¹⁰. L'archéologue italienne recourt de fait à une grille analytique qui considère chaque objet dans son propre contexte funéraire. La chercheuse reconnaît par ce biais deux types de différenciations identitaires, l'une liée au sexe et l'autre au statut social. Dans cette nécropole, la dialectique féminin/masculin est de fait bien marquée en dépit du statut social. Ainsi les armes sont strictement déposées dans les seules tombes masculines tandis que les objets liés à la sphère domestique (filage, tissage) se retrouvent exclusivement dans les tombes féminines. Les tombes princières relèvent, quant à elles, de marqueurs du statut social, dont la plupart sont reliés au sacré.

Dans une autre perspective, G. Shepherd souligne dans un article incontournable les récentes avancées de la «*mortuary theory*» ces dernières décennies¹¹. La «lecture» d'une nécropole, voire d'une simple tombe, permet au spécialiste de recueillir des informations concernant plusieurs aspects des communautés antiques, aspects qui seraient difficilement saisissables par le biais d'autres sources. Dans une optique semblable, D. Ridgway indique ainsi que l'étude des nécropoles de Métaponte – pour lesquelles on a enregistré avec rigueur les différentes parties composant la nécropole, de la topographie générale aux différents lots et jusqu'à une étude complète des différentes sépultures (type de tombe, présence ou absence de *sèma*, sexe et âge du défunt, mobilier, etc.) – a permis à J. C. Carter de brosser un tableau de la société métapontine bien plus concret et peut-être plus révélateur que celui qu'auraient donné les seules sources littéraires et iconographiques¹².

Les nécropoles nous livrent donc des objets, des corps, une topographie organisée...; autant d'éléments relevant d'un agencement volontaire et signifiant, dont la complémentarité forme un «discours» sur la mort, au même titre que les témoignages littéraires¹³: mis en résonance avec l'ensemble de ces critères, le mobilier funéraire, la répartition spatiale des tombes, les modes de traitement du cadavre, les mutations ou la stabilité du rituel permettent alors de distinguer les sexes, les classes d'âge, les statuts sociaux. La complexité de l'organisation sociale peut être saisie, de la

(8) I. HODDER, *The Present Past. An introduction to anthropology for archaeologists*, Batsford, Londres, 1982; IDEM, *Reading the past: current approaches to interpretation in archaeology*, New York, 1986.

(9) M. CUZZO, «Orizzonti teorici e interpretativi tra percorsi di matrice francese, archeologia postprocessuale e tendenze italiane: considerazioni e indirizzi di ricerca per lo studio delle necropoli», in N. Terrenato (éd.), *Archeologia Teorica, X ciclo di lezioni sulla Ricerca Applicata in Archeologia, Certosa di Pontignano (Siena), 9-14 agosto 1999*, Florence, 2000, p. 323-360.

(10) M. CUZZO, *Reinventando la tradizione. Immaginario sociale, ideologie e rappresentazione nelle necropoli orientalizzanti di Pontecagnano*, Paestum, 2003.

(11) G. SHEPHERD, «The pride of most colonials: burial and religion in the Sicilian colonies», in T. FISCHER-HANSEN (éd.), *Ancient Sicily*, Copenhagen, 1995, p. 51-82, p. 51.

(12) Cf. BMCR 2000.04.09, compte-rendu par D. Ridgway de l'ouvrage: J. C. CARTER, *The chora of Metaponto: the necropoleis*, Austin, Texas, 1998.

(13) Cf. à cet égard les observations de N. Valenza-Mele en exergue de cet article.

sorte, dans l'ensemble des sépultures et dans la tombe prise singulièrement. Il est en effet primordial de considérer le rôle de l'individu. Ce qui rend peu commode et peu féconde toute tentative de formuler des «lois» universelles, qui pourraient donc être appliquées pour cerner tous les cas: l'extrême variabilité des rites et des pratiques funéraires ainsi que la diversité de significations véhiculées par les mêmes objets ne permettent pas d'élaborer des modèles généraux valables pour des contextes différents.

Afin d'éviter, d'une part, l'écueil de l'explication mécaniste et, d'autre part, la surinterprétation, la prudence est de règle, car les indices repérés sont polysémiques et parfois ambigus¹⁴: par exemple, une société guerrière peut ne pas enterrer ses morts avec leur panoplie... C'est donc en tenant compte essentiellement de quelques cas d'études abordés par le prisme du funéraire que nous souhaitons nous interroger sur la question relative à la visibilité et à l'individualisation des classes subalternes en Grande Grèce.

II. UNE APPROCHE PRUDENTE

La place des autochtones et les premiers contacts

La prise en compte des données funéraires dans le cadre de l'archéologie des premiers contacts soulève un problème interprétatif important: la possibilité de passer d'une analyse du rituel funéraire à une interprétation d'ordre sociologique pour des sociétés qui sont en pleine mutation, voire en pleine construction, aussi bien en milieu grec qu'en milieu non grec¹⁵. Or, s'il y a un contexte où la culture matérielle est évoquée comme un instrument de construction identitaire dans le cadre des processus de négociation ou de changement social à l'aube de la colonisation grecque, c'est bien celui des nécropoles de la période protocoloniale. Ces données sont parfois lues comme la traduction matérielle de la présence grecque, de la cohabitation, des phénomènes de mixité ou, enfin, de l'asservissement des autochtones. On retiendra trois exemples pour ce dernier cas: Siris-Policoro, l'Incoronata et Pithécusses.

Sur la plaine de Policoro, on a distingué deux noyaux funéraires importants, situés aux pieds du versant occidental de la Collina del Castello, Madonnelle et Schirone¹⁶: soit 64 tombes au sud-ouest et 450 à l'ouest séparées par un espace d'environ 600 m. Outre ces secteurs destinés spécifiquement au contexte funéraire, on constate des sépultures isolées dans le secteur occidental de la colline ainsi que sur le plateau qui s'étend au sud: il s'agit, dans certains cas, d'inhumations, dans d'autres, de

(14) B. D'AGOSTINO, A. SCHNAPP «Les morts entre l'objet et l'image», in G. GNOLI, J.-P. VERNANT (éds), *La Mort, les Morts dans les sociétés anciennes*, Paris, 1982, p. 17-25.

(15) Voir à cet égard les observations avancées par L. MERCURI, «Archéologie des pratiques funéraires au premier âge du Fer, en Grèce d'Occident: de quelques idées reçues», in H. TRÉZINY (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*, Aix-en-Provence, 2010, (coll. *Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine du Centre Camille-Jullian* 3), p. 521-528

(16) La nécropole de Madonnelle, située immédiatement à l'ouest de la colline Castello del Barone, a restitué environ 450 sépultures; celle de Schirone, à 600 m. de distance de la première, en direction du sud-est, était composée de 138 tombes. Les deux contextes couvrent, d'un point de vue chronologique, l'ensemble du VII^e siècle av. J.-C.: O. MARIAUD, «Les Ioniens outre-mer. Pratiques funéraires et destin colonial des émigrés Ioniens à l'époque archaïque», in P. ROUILLARD (éd.), *Portraits de migrants, portraits de colons I*, Actes du V^e Colloque annuel de la Maison René-Ginouès, 11-13 juin 2008, Paris, 2009, p. 63-75; voir la synthèse la plus récente réalisée par I. BERLINGÒ, «La nécropole archaïque de Siris (Policoro)», in H. TRÉZINY (éd.) *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*, Aix-en-Provence, 2010, (coll. *Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine du Centre Camille-Jullian* 3), p. 529-535, avec bibliographie précédente; M. OSANNA, «Prima di Eraclea: l'insediamento di età arcaica tra il Sinni e l'Agri», in M. OSANNA, G. ZUCHTRIEGEL, *Amfi Sirios roas. Nuove ricerche su Eraclea e la Siritide*, Venosa, 2012, p. 17-43.

sépultures en décubitus dorsal, datées, sans aucune précision possible, dans le courant du VII^e siècle av. J.-C. Elles sont accompagnées d'un mobilier très réduit ou absent.

Les tombes font penser à un noyau démographique assez consistant près de l'Agri. On constate de nombreux cas d'incinérations dans des amphores et *enchytrismoi*, expression de coutumes allogènes. Ces dépositions utilisent des contenants d'importation ou de tradition grecque, des amphores (corinthiennes, attiques, micrasiatiques), des grands *pithoi* rhodiens, des *stamnoi*, des hydries micrasiatiques et eubéo-cycladiques, ainsi que des *chytrai* importées et des situles en *impasto*, produites localement. Surtout, les mobiliers sont diversifiés: s'ils sont particulièrement sobres voire complètement absents dans les inhumations – un seul vase grec en général –, ils sont beaucoup plus articulés pour les *enchytrismoi* et les incinérations dans des petites fosses. Ils comprennent des aryballes et des coupes corinthiennes, des alabastres, des coupes et *kalathoi* de la Grèce orientale, des importations eubéennes ainsi que des coupes «a filetti» de production «coloniale». La responsable de la fouille, Irene Berlingò, considère les rares tombes avec défunt recroquevillé comme indigènes et suppose, pour cela, une expulsion brutale de la plus grande partie des autochtones et la réduction en esclavage de ceux qui étaient restés sur place.

À l'Incoronata, de manière semblable, sur une basse colline de la rive droite du Basento, à environ 5 km à l'ouest de la future colonie de Métaponte, les fouilles menées par la Surintendance de la Basilicate à proximité de «l'azienda agricola», à l'extrémité occidentale de la colline, ont permis la découverte d'une nécropole indigène fréquentée entre la fin du VIII^e siècle et la première moitié du VII^e siècle, en concomitance donc avec les transformations de l'habitat, où des *oikoi* à plan rectangulaire remplacent désormais les cabanes ovoïdales¹⁷. Il s'agit d'un noyau assez réduit, caractérisé par l'absence de mobilier. Antonio De Siena¹⁸ a rapproché ce groupe des autochtones des nécropoles de Contrada Madonnelle et Schirone à Policoro, et a ainsi déduit leur origine: il s'agirait en effet de main-d'œuvre servile employée pour l'exploitation des terres. On le voit, dans ces deux cas, l'absence ou le caractère modeste du mobilier sont interprétés comme des signes de pauvreté ou, éventuellement, comme des indices de l'asservissement des populations locales.

L'analyse menée par Laurence Mercuri sur la documentation funéraire à San Mauro de Caltagirone (Sicile)¹⁹ attire notre attention sur la nécessité d'une approche précautionneuse. Dans la nécropole de San Mauro de Caltagirone, les tombes sont rudimentaires: inhumations à même la terre (t. 27, 32), tombes à fosse creusées directement dans la roche et utilisant des pierres taillées grossièrement en guise de couverture (t. 20, 29, 34, 54); un squelette en position contractée, ainsi qu'un mobilier strictement indigène, composé de céramique à décor incisé et d'une jatte monoansée (*scodellone*) (t. 20). Or, malgré la nature limitée des informations à notre disposition, notamment en ce qui concerne le nombre de tombes, ces données ont été généralement traduites dans la littérature archéologique en termes ethniques et sociaux, le mobilier indigène et l'architecture rudimentaire étant considérés comme les indicateurs de la présence d'indigènes de statut social inférieur. En fait, les contextes suffisamment bien publiés – c'est-à-dire publiés de manière globale – qui peuvent nous permettre de réfléchir en ces termes sont rares, voire rarissimes. Pithécusses, qui a par ailleurs fait école, est l'un d'entre eux.

(17) M. DENTI, «Grecs et indigènes à la frontière de l'Occident. L'occupation du territoire du Métapontin au VII^e siècle avant J.-C.», in Ph. RODRIGUEZ (dir.), *Pouvoir et territoire I (Antiquité-Moyen Âge)*, Colloque de Saint-Étienne, novembre 2005, Saint-Étienne 2007, p. 225-244.

(18) A. DE SIENA, «Il territorio di Metaponto», in *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero*, Taranto 29 settembre – 3 ottobre 2000, Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Naples, 2001, p. 757-769.

(19) L. MERCURI, «Monte San Mauro di Caltagirone: Histoire des interprétations d'un site du premier âge du Fer», in H. TRÉZINY (éd.) *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*, p. 695-700.

Ce dossier a été repris, il y a quelques années à peine, par Valentino Nizzo²⁰, ce qui nous permet donc de réfléchir, pour ce cas spécifique, en termes de pourcentages et de statistiques. Pour ce qui relève des crémations, l'absence de mobilier est constatée pour un pourcentage extrêmement restreint de sépultures, soit 9% du total (ce qui correspond à dix tombes sur un ensemble de 117, toutes comprises dans le dernier quart du VIII^e siècle). Si l'on considère les tombes à inhumation à fosse, le pourcentage des contextes dépourvus de mobilier grimpe à 27% de la totalité des sépultures qui relèvent de ce rite, c'est-à-dire 93 tombes sur 342. Ce chiffre devient plus important si l'on considère seulement les inhumations présentant une structure moins complexe, 32%. L'appartenance à une classe sociale inférieure, voire servile, pour une grande partie des individus inhumés sans mobilier semble tout à fait plausible. 68% de ces sépultures sont représentées par des individus adultes et pré-adultes, 27% par des enfants et des jeunes enfants²¹. Du point de vue topographique, la position de ces sépultures dans la nécropole, sans distinctions particulières par rapport aux tombes des individus libres et/ou socialement plus aisés, semble renvoyer à une forte cohésion de la communauté ou, du moins, semblerait signaler l'absence d'une « discrimination funéraire ». Cela bien entendu ne signifie pas que les différences sociales n'étaient pas perçues en tant que telles, et on dénombre notamment plusieurs cas où les dépositions dépourvues de mobilier ne sont pas « respectées » par les sépultures postérieures. L'ensemble de ces observations nous amène à considérer comme plausible l'hypothèse d'une identité autochtone pour un certain nombre d'individus sans mobilier regroupés, par ailleurs, dans des secteurs périphériques de la nécropole.

La variété des cas évoqués et leur ambiguïté pointent de fait les faiblesses inhérentes à nos interprétations. La prudence doit être de mise, surtout lorsque nous ne disposons que d'informations partielles. Par ailleurs, sommes-nous sûrs de ce que signifie l'absence ou la pauvreté de mobilier ? Comme pour l'absence de panoplie dans le cas des tombes guerrières, l'absence ou la pauvreté du mobilier peuvent de ce fait constituer un élément de distinction du défunt. Elles ne doivent pas être mécaniquement considérées comme la manifestation évidente des conditions économiques d'un individu ou d'un groupe subalterne.

Un contrexemple permettra d'illustrer nos propos. Emanuele Greco a souligné, dès 1992, le caractère précoce et étendu de la *chôra* de Sybaris, qui fonde son pouvoir sur des alliances²². La nécropole et l'habitat d'Amendolara fournissent une image claire de ceux dont le travail fondait l'opulence de Sybaris. Les tombes masculines, avec la lance, le « falcetto » et, notamment, le fossile-guide figuré par la présence de l'armement hoplitique sont, à ce titre, très éloquentes. La possession d'armement pour le combat à pied contribue en effet de manière déterminante à qualifier ces classes subalternes de *clientes*, c'est-à-dire comme des dépendants semi-libres des grandes aristocraties, les troupes auxiliaires des Sybarites. Amendolara serait ainsi un *polichnion*. L'établissement apparaît, du moins au VI^e siècle, comme une des *poleis hypekooi* de Sybaris (Strabon, VI, 1, 13). La présence des armes signale en effet que ces individus ne sont pas socialement dangereux et que les rôles sociaux et politiques (dépendances, solidarité, obédience) étaient bien définis²³.

(20) V. NIZZO, *Ritorno a Ischia. Dalla stratigrafia della necropoli di Pithekoussai alla tipologia dei materiali*. Collection du Centre Jean Bérard 26, Naples, 2007.

(21) Malheureusement, on ne dénombre que 4 cas pour lesquels il a été possible de cerner le sexe des défunts, et pour ces 4 cas il s'agit d'individus de sexe masculin.

(22) E. GRECO, « L'impero di Sibari: bilancio archeologico-topografico », *Sibari e la Sibaritide*, Atti del XXXII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, 1992, Tarente, Naples, 1993, p. 459-485.

(23) A. ESPOSITO, *Entre Sybaris et Tarente: archéologie d'une frontière. Identités, mythes et territoires dans le Golfe de Tarente (IX^e-V^e siècle av. J.-C.)*, Université de Paris I, 2005, p. 233.

Sobriété des mobiliers dans les nécropoles grecques d'Italie du Sud.

La tendance qui consiste à déposer un nombre limité d'objets avec le défunt semble caractériser les sépultures de plusieurs sites dans le monde grec colonial d'Italie du Sud et de Sicile, à différentes époques²⁴. Les cas de Tarente et de Métaponte nous intéressent tout particulièrement.

Tarente offre un cas d'étude tout à fait pertinent sur le long terme²⁵. La cité possède un territoire assez vaste occupé par une quarantaine de petits villages connus avant tout par leurs tombes. On en déduit que l'aristocratie tarentine est dispersée sur l'ensemble du territoire, ce qui étaye son assise foncière²⁶. Les témoignages des nécropoles urbaines, publiées par E. Lippolis, permettent, quant à elles, de déduire la présence d'une aristocratie bien définie avec des inégalités de richesse et de statut qui remontent probablement à la première génération de colons. L'examen du mobilier funéraire permet d'inférer que les tombes du VI^e siècle av. J.-C. renferment un plus grand nombre d'objets que celles contenant de la céramique proto-corinthienne – jusqu'à une moyenne de 6,4 objets par déposition dans la période tardo-corinthienne²⁷. La grande majorité de ces vases – jusqu'à 95% du mobilier de la phase proto-corinthienne – est composée de vases à huile et parfum. La donne change manifestement avec l'augmentation de la céramique attique importée pendant la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C., qui entraîne la réduction des productions corinthiennes. Le service à vin devient alors un point central du rituel funéraire tarentin :

*il corredo di base si articola intorno all'associazione fondamentale fra anfora e kylix (...), per eccellenza oggetto simbolico del simposio e dotazione individuale necessaria per la partecipazione al rito collettivo*²⁸.

Entre 520 et 480 av. J.-C., le lécythe devient l'objet fondamental avec l'alabastron et le strigile, composant ainsi un ensemble qui renvoie explicitement à l'idéologie de l'athlétisme. Par la suite, surtout entre 470 et 430 av. J.-C., on observe une forte standardisation de la pratique funéraire aux dépens des formes d'ostentation mises en œuvre par l'aristocratie tardo-archaïque²⁹. Ce constat rejoint celui de la raréfaction des mobiliers. Une telle mutation sociale est aujourd'hui interprétée comme une conséquence de la « révolution démocratique » évoquée par Aristote (*Politique*, 1320b) après la défaite de 473 av. J.-C. contre les Iapyges. À partir de cette époque, la culture funéraire est en fait particulièrement sobre à Tarente. Pour le V^e siècle, la base de données destinée au projet TARAPLAN³⁰ ne mentionne que 40 tombes datables par leur mobilier de la période 470-400 av. J.-C.

(24) Cf. notamment : Héraclée de Lucanie : G. PIANU, *La necropoli meridionale di Eraclea Lucana I. Le tombe di secolo IV e III a.C.*, Rome, 1990, p. 142 ; Agrigente : E. DE MIRO, *Agrigento. La necropoli greca di Pezzino* (Necropoli della Sicilia antica 1), Messine, 1989, p. 21-23 ; Sélinonte : H. P. ISLER, « Les nécropoles de Sélinonte », in J. DE LA GENIÈRE (éd.), *Nécropoles et sociétés antiques (Grèce, Italie, Languedoc)*, Naples, 1994, p. 165-168 ; Locres (plus de 40% des tombes conservent seulement le squelette de l'inhumé) : D. ELIA, *Locri Epizefiri VI. Nelle case di Ade. La necropoli in contrada Lucifero. Nuovi documenti*, Alessandria, 2010 ; Hipponion (Vibo Valentia) : M. D'ANDREA, « Recenti campagne di scavo alla necropoli greca di Hipponion », *AnnPisa* XIX, 2, 1989, p. 765-786 ; Métaponte : voir la mise au point dans D. ROCCHIETTI, *Aree sepolcrali a Metaponto. Corredi ed ideologia funeraria fra VI e III secolo a.C.*, Potenza, 2002, p. 196 sq. ; Poseidonia : voir ci-dessous.

(25) A. ESPOSITO, *Entre Sybaris et Tarente: archéologie d'une frontière. Identités, mythes et territoires dans le Golfe de Tarente (IX^e-V^e siècle av. J.-C.)*, p. 105 sq.

(26) G. A., MARUGGI, « La tipologia delle tombe », in A. DELL'AGLIO, E. LIPPOLIS (éds), *Taranto. La necropoli: aspetti e problemi della documentazione archeologica tra VII e I sec. a.C.* Catalogo del Museo Nazionale Archeologico di Taranto, III, 1, Tarente, 1994, p. 68-106.

(27) W. NEEFT « Tarantine graves containing Corinthian pottery », in A. DELL'AGLIO, E. LIPPOLIS (éds), *Taranto. La necropoli: aspetti e problemi della documentazione archeologica tra VII e I sec. a.C.* Catalogo del Museo Nazionale Archeologico di Taranto, III, 1, Tarente, 1994, p. 187-237, p. 188.

(28) E. LIPPOLIS in *Catalogo del Museo Nazionale Archeologico di Taranto I,3. Atleti e guerrieri, tradizioni aristocratiche a Taranto tra VI e V sec. a.C.*, Tarente, 1997, p. 12.

(29) E. LIPPOLIS, « Taranto e la politica di Atene in Occidente », *Ostraka* 6, 1997, p. 359-378.

(30) Le Tarent-Projekt est une vaste étude dont le but est de fournir un compte rendu complet et détaillé de la structure du cimetière de Tarente et de son développement chronologique. La première étape de ce projet a été montré dans une

Il est très probable qu'une grande partie des dépositions faites sans mobilier relève de cette période. Pour de nombreux chercheurs, ces indices suggèrent donc que des limites ont été imposées au phénomène de luxe funéraire, à l'instar de ce qui se passait dans d'autres cités, comme Athènes³¹.

Contrairement à ce que l'on a pu décrire à Tarente, la rareté apparente des mobiliers funéraires à Métaponte ne semble pas tout à fait limitée à un arc chronologique précis mais s'affiche plutôt comme une tendance générale³². Cela étant, il existe à Métaponte des tombes caractérisées par de nombreux objets de mobilier, des tombes « riches » donc, avec un nombre assez conséquent de céramiques et d'*instrumentum* métallique, et cela sur toute la durée de vie de la cité. Malgré cette apparente continuité chronologique, ces tombes se concentrent néanmoins en deux périodes assez bien définies : la seconde moitié du VI^e siècle et le deuxième et le troisième quart du III^e siècle av. J.-C. Bien entendu, des tombes connotées comme « riches » relèvent aussi d'autres phases ; cependant, il demeure vrai que, pour ces deux périodes particulières, le hiatus, le clivage entre sépultures « communes » et sépultures « riches » est incontestablement plus important³³.

Si l'on aborde le cas métapontin comme un ensemble sur la longue durée, l'analyse statistique des objets composant le mobilier peut aussi nous donner des éléments de réflexion. Elle semble renvoyer une image relative à l'époque archaïque, avec un grand nombre d'objets, et une seconde, postérieure, du V^e siècle, où l'on assiste à une diminution des objets, aussi bien céramiques qu'en métal, assez flagrante.

En suivant D. Rocchietti, il nous semble alors intéressant de comparer ces données avec celles provenant de Pantanello, la première nécropole de Grande Grèce à avoir été fouillée et publiée dans son intégralité : une « nécropole remarquablement intacte »³⁴, d'après les propos de J. C. Carter, comprenant 324 sépultures pour la période comprise entre 580 et 280 av. J.-C. et permettant ainsi d'avoir un « aperçu sociologique de la population rurale de la colonie »³⁵. Ici, différemment de ce que l'on a pu observer dans la nécropole urbaine, les plus fortes concentrations d'objets composant les mobiliers ne relèvent pas de la période archaïque mais se situent plutôt dans la période comprise entre 460 et 425 av. J.-C. Le nombre de vases accompagnant le défunt augmente alors constamment tout au long de cette période. Or cette partie du V^e siècle correspond aussi à une phase de diminution du nombre de nécropoles dans l'ensemble du territoire métapontin, donc, en définitive, à une réduction de la capillarité de l'occupation des terres, voire – peut-être – à une concentration de la propriété foncière, ce qui pourrait bien expliquer la présence de ces tombes « riches »³⁶.

exposition et son catalogue : E. M. DE JULIIS (éd.) *Gli Ori di Taranto in età ellenistica*, Milan, 1984 ; G. ANDREASSI (éd.), *Gli Ori di Taranto en età ellenistica. Materiali e suggerimenti per l'interpretazione di una ricerca archeologica*, Tarente 1993. Pour une vue d'ensemble du projet, voir E. LIPPOLIS (éd.), *La necropoli: Aspetti e problemi della documentazione archeologica tra VII e I s. a.C.*, *Catalogo del Museo Nazionale Archeologico di Taranto III*, 1, Tarente, 1994.

(31) D. GRAEPLER, « Le necropoli e la cultura funeraria », in *Taranto e il Mediterraneo*. Atti del 41^o convegno di studi Sulla Magna Grecia, Taranto 2001, Tarente, 2002, p. 195-218, p. 207-208.

(32) E. M. DE JULIIS, *Metaponto: archeologia di una colonia greca*, Bari, 2001, en part. le chap. 5 ; D. ROCCHIETTI, *Aree sepolcrali a Metaponto. Corredi ed ideologia funeraria fra VI e III secolo a.C.*, Potenza, 2002, p. 195 sq.

(33) D. ROCCHIETTI, *Aree sepolcrali a Metaponto. Corredi ed ideologia funeraria fra VI e III secolo a.C.*, Potenza, 2002, p. 196 sq.

(34) J. C. CARTER (ed.), *The Chora of Metaponto: The Necropoleis (2 volumes)*, Austin, Texas, 1998, vol. 1, p. 27.

(35) *Ibidem*.

(36) J. C. CARTER, « La Chora di Metaponto. Risultati degli ultimi 25 anni di ricerca archeologica », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia, 2000, Tarente, Naples, 2001, p. 771-792 ; voir aussi nos propres commentaires et les comparaisons avec l'exemple contemporain de Poseidonia : ESPOSITO, *Entre Sybaris et Tarente: archéologie d'une frontière. Identités, mythes et territoires dans le Golfe de Tarente (IX^e-V^e s. av. J.-C.)* ; A. POLLINI, *Frontières et territoires en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations*, Thèse de doctorat, Histoire et archéologie des mondes anciens, Université de Paris X – Nanterre, 2008 ; A. POLLINI, « Ocupação do território e tumbas pintadas em áreas fronteiriças de Poseidonia-Paestum (Campânia, Itália) », *Revista de História da Arte e Arqueologia*, 12, Campinas, 2009, p. 39-66.

Cette tendance subit une inversion dans la première moitié du IV^e siècle, changement qui se poursuit tout au long de ce même siècle. Les mobiliers s'appauvrissent : le nombre d'objets se réduit de manière drastique jusqu'à atteindre des valeurs minimales inédites, jamais constatées auparavant. Dans le même temps, le nombre de nécropoles identifiées, et donc la capillarité de l'occupation des terres, est à son point culminant au milieu du siècle. Que peut-on inférer de l'ensemble de ces données ? À Métaponte aussi, à l'époque archaïque, on constate l'affirmation d'une élite : malheureusement, les sources dont nous disposons sont seulement archéologiques, puisque aucune source historique ne nous renseigne sur la situation sociale ou politique de la cité. Un passage de l'*Erotikos* de Plutarque (*Mor.*, 47, 16 = 760c) évoque néanmoins l'action anti-tyrannique d'Antiléon de Métaponte en la comparant notamment à celles des deux tyranoctones Aristogiton et Mélanippe³⁷. Cet épisode trouve également un écho chez Aristote (*E.E.*, III. 1229a.). Malgré les réserves pertinentes, émises entre autres par M. Lombardo³⁸, concernant la localisation et la chronologie présumées de cette action (Héraclée ? Métaponte ?), A. De Siena a identifié dans les sépultures 598a-b

« le tombe dei due tirannicidi (Antileon ed Ipparino) che nel corso della seconda metà del VI a.C., dopo la morte del tiranno (Archelao), avrebbero favorito un cambio nelle istituzioni politiche e consentito il passaggio della città a un sistema più 'democratico' »³⁹.

En outre, la découverte d'une tombe exceptionnelle à Contrada da Crucinia, avec une panoplie complète, a, elle aussi, été appréhendée dans le cadre de cette exégèse : elle a été attribuée par A. De Siena⁴⁰ au tyran mentionné par les sources. Enfin, on a retrouvé une inscription sur l'architrave de l'Héraion : il s'agit probablement d'une dédicace ou d'une auto-reconnaissance publique, opérée par le groupe familial. D'après A. De Siena, il est possible que le personnage dont il est question ait été un tyran puisque

« solo un personaggio capace di controllare enormi risorse finanziarie, di gestire un forte potere politico, di godere di un vasto consenso popolare può avere l'ambizione per una simile autopromozione e l'autorevolezza per realizzare opere così estese e impegnative ». « L'accostamento alla figura di un tiranno – poursuit A. De Siena – è quanto mai spontanea, anche se s'impone una prudenziale cautela per l'assenza di precisi ed inequivocabili riscontri storici »⁴¹.

(37) « En effet, comment cela pourrait-il se produire, quand on constate que des tyrans à qui personne ne faisait d'opposition politique trouvaient, en amour, beaucoup de rivaux qui leur disputaient les faveurs des beaux et charmants garçons ? Vous connaissez l'histoire d'Aristogiton d'Athènes, celle d'Antiléon de Métaponte, celle de Mélanippe d'Acragas [Agrigente] : ces hommes ne se soulevaient pas contre les tyrans quand ils les voyaient bouleverser l'État et le gouverner comme des gens en état d'ivresse mais, quand ces mêmes tyrans essayèrent de séduire ceux qu'ils aimaient, alors, comme il s'agissait de défendre des sanctuaires inviolables et sacrés, ils n'épargnèrent pas leur propre vie. », trad. R. Flacelière, Plutarque, *Dialogue sur l'amour, Œuvres Morales*, tome 10, traité 47, Paris, Les Belles Lettres, 1980. Voir aussi E. M. DE JULIIS, *Metaponto: archeologia di una colonia greca*, Bari, 2001, p. 56-57, 123, 201 ; N. LURAGHI, *Tirannidi arcaiche in Sicilia e Magna Grecia. Da Panzio di Leontini alla caduta dei Dinomenidi*, Florence, 1994, p. 76 sq.

(38) M. LOMBARDO, « Antileon tirannicida nella tradizione metapontina ed eracleota », *Studi di Antichità*, III, 1982, p. 189-205.

(39) A. DE SIENA, « La colonizzazione achea del Metapontino », in D. ADAMESTEANU (éd.), *Storia della Basilicata I. L'antichità*, Bari-Rome 1999, p. 211-245, citation de la page 234 ; A. DE SIENA, « La realtà militare nelle colonie greche », in *Genti in armi. Aristocrazie guerriere della Basilicata antica. Catalogo della mostra, Museo Barracco*, Rome, 2001, p. 28-33 ; A. DE SIENA, « Metaponto, località Crucinia, proprietà Giacobelli. Osservazioni su alcune tombe monumentali arcaiche della necropoli occidentale », *Bollettino d'Arte*, serie VI, XCIII, 2008, n. 143 Gennaio-Marzo, p. 1-14 ; L. GIARDINO, A. DE SIENA, « Metaponto », in E. GRECO (éd.), *La città greca antica. Istituzioni, società e forme urbane*, Rome, 1999, p. 329-363, p. 355-356.

(40) Quant aux limites de cette hypothèse, voir J. C. CARTER, *Discovering the Greek countryside at Metaponto*, Ann Arbor, 2006, p. 195 et s..

(41) A. DE SIENA, « La colonizzazione achea del Metapontino », in D. ADAMESTEANU (éd.), *Storia della Basilicata I. L'antichità*, Bari-Rome 1999, p. 211-245, citation de la page 235.

Bien que des précautions de mise demeurent valables pour l'hypothèse d'A. De Siena, l'ensemble de ces données a poussé un certain nombre de spécialistes à envisager, à la suite de la chute présumée de la tyrannie et du groupe aristocratique qui la soutenait, l'instauration d'un régime « plus démocratique »⁴². Le changement politique serait dès lors vraisemblablement confirmé par la convergence de plusieurs considérations d'ordre archéologique : l'organisation du territoire, la construction de nouveaux édifices urbains et, bien entendu, le nivellement – quantitatif et qualitatif – des mobiliers funéraires. Le recours uniforme à des tombes à *semicamera* renforcerait par ailleurs ce constat d'homogénéité⁴³. Enfin, le changement éloquent dans les formes d'autoreprésentation des nouvelles élites citadines, qui éludent les pratiques explicitement aristocratiques du banquet, constitue un élément tout aussi significatif.

Le mobilier funéraire tient un rôle dans les cérémonies funéraires, qu'il soit actif – dans la performance de rituel, par exemple – ou symbolique. Il reproduit ainsi les relations entre les vivants et les morts. Or, même si elle est structurée en liaison avec la société des vivants, la communauté des morts ne nous donne pas un reflet immédiat, un instantané, une photographie. On peut plutôt parler, avec B. d'Agostino, d'homologie métaphorique⁴⁴. Richesse et *status* sont sans doute exprimés dans le rituel funéraire, mais de façon variable et non univoque. L'absence ou la sobriété du mobilier peuvent ainsi constituer un élément de distinction et ne doivent pas en tout cas être appréhendées de manière mécanique comme la manifestation des conditions précaires d'un groupe ou d'un individu.

Notre analyse débouche ainsi sur la nécessité d'une approche prudente. Il y a eu une prise de conscience, ces dernières trente années, du caractère éminemment polysémique des données archéologiques. Par ailleurs, les éléments qui participent à la représentation sociale d'un individu ou d'un groupe peuvent être multiples. Or un grand nombre d'entre eux est insaisissable pour l'archéologue. Cela étant, certains ensembles exceptionnels permettent parfois de tirer des informations plus sûres.

III. UN CAS ÉLOQUENT : LA NÉCROPOLE DE PONTE DI FERRO À POSEIDONIA

Les nécropoles de Poseidonia

Le territoire de Poseidonia compte parmi les mieux connus du monde grec. Outre de nombreux lieux de culte, plusieurs de ses nécropoles ont été fouillées depuis le XVIII^e siècle, notamment des tombes datant de l'époque de l'hégémonie lucanienne de la cité, entre la fin du V^e siècle av. J.-C. et la conquête romaine (273 av. J.-C.). Depuis les années 1960, des recherches systématiques entreprises dans le territoire de la cité antique ont porté à la découverte de bon nombre de nécropoles, aussi bien urbaines, jouxtant les murailles de la ville, que dispersées dans l'intérieur des terres. La majorité absolue des tombes découvertes jusqu'à présent date de l'époque lucanienne⁴⁵. Néanmoins, nous pouvons également compter sur une bonne connaissance des vestiges d'époque archaïque.

(42) ESPOSITO, *Entre Sybaris et Tarente: archéologie d'une frontière. Identités, mythes et territoires dans le Golfe de Tarente (IX^e-V^e s. av. J.-C.)*, p. 189 sq.

(43) D'après D. Graepler, on dénombre 177 tombes « a camera » et « a semicamera » : parmi elles, 5 datent de l'époque archaïque, 2 de l'époque classique et bien 170 de la période postérieure à 350 av. J.-C. : voir D. GRAEPLER, *Tonfiguren im Grab – Fundkontexte hellenistischer Terrakotten aus der Nekropole von Tarent*, Munich, 1997.

(44) B. D'AGOSTINO, « Società dei vivi, comunità dei morti: un rapporto difficile », *Dialoghi di Archeologia*, 1985, p. 47-58, p. 52-53.

(45) Contrairement aux exemples déjà évoqués de Pithécusses et de Métaponte, nous n'avons pas encore de statistiques précises de la distribution chronologique des tombes de Paestum. Un catalogue complet de nos connaissances a été néanmoins publié dans : E. GRECO, *et al.* (éds), *Paestum*, 1, Tarente, 1987, (coll. *Città e territorio nelle colonie greche*



Fig. 2: Carte du territoire de Poseidonia à l'époque archaïque, avec la localisation de la nécropole de Ponte di Ferro (n. 48).
© Airtorn Pollini.

Excepté les sanctuaires extra urbains⁴⁶, Poseidonia présente un nombre limité d'établissements dans le territoire pendant la première période d'occupation de la ville. Les nécropoles urbaines réunissent presque tous les renseignements sur le domaine funéraire de la cité à l'époque archaïque, et cela dès les premières années de la colonie : Andriuolo-Laghetto (n° 52)⁴⁷, Arcioni (n° 50)⁴⁸, Spinazzo (n° 59)⁴⁹ et Santa Venera (n° 64)⁵⁰.

Dans les zones rurales de la cité, seulement quelques petites nécropoles de la fin du VI^e siècle et du début du V^e siècle av. J.-C. ont été trouvées, certaines plus proches du centre urbain, comme

d'Occidente). Voir aussi nos propres commentaires dans A. POLLINI, *Frontières et territoires en Grande Grèce. Archéologie et histoire des représentations*, Naples, 2014 (à paraître).

(46) Voir nos commentaires sur les sanctuaires archaïques de Poseidonia : A. POLLINI, « Le territoire et la frontière de Poseidonia à l'époque archaïque », *Revue archéologique, Bulletin de la SFAC*, 2013, p. 144-154.

(47) Les chiffres entre parenthèses correspondent à l'emplacement sur la carte du territoire de Poseidonia, fig. 2. Ces deux zones, qui ont toujours été traitées ensemble par la tradition locale, forment probablement la plus ancienne nécropole au nord-est de Poseidonia. C'est la nécropole qui concentre le plus grand nombre de tombes peintes à Poseidonia. En 1979, E. Greco a proposé l'hypothèse que la muraille actuelle de Poseidonia ait été construite, pendant l'époque classique, sur une partie de la nécropole archaïque. Pour l'époque archaïque, plus de 160 tombes datant du début du VI^e siècle sont connues. Ces tombes ont été retrouvées surtout à proximité de l'angle nord-est de la muraille visible aujourd'hui. Les tombes suivent une orientation nord-sud et présentent des couvertures à double pente construites avec des tuiles. Le mobilier de ces tombes suit le schéma habituel avec un matériel très sobre ; il présente des vases datables du corinthien moyen et du corinthien récent, ce qui montre une occupation dès les premiers temps de la colonie grecque. Plus de 200 tombes sont datables du V^e siècle et semblent se concentrer sur certaines zones, en particulier au nord de l'angle nord-est de la muraille. Elles ont été en partie réutilisées ou détruites à partir du IV^e siècle. Plus de 380 tombes datables du IV^e ont été découvertes dans cette nécropole, dont un grand nombre (plus de 40) portaient une décoration peinte à l'intérieur. E. GRECO, « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », *Dialoghi di Archeologia*, 1, n° 2, 1979, p. 11, n. 3 ; A. PONTRANDOLFO et A. ROUVERET, *Le Tombe dipinte di Paestum*, Modena, 1992, p. 305-359.

(48) Les fouilles ont livré environ 700 tombes, qui appartiennent à trois périodes : archaïque, lucanienne et impériale, sans qu'il y ait cependant une distinction très claire au niveau topographique. Pour le VI^e siècle, cette nécropole est très importante, non seulement par le nombre de tombes, mais aussi pour la possibilité qu'elle offre d'étudier les tombes archaïques dans leur contexte. Elles sont en général creusées dans le rocher, parfois couvertes par des tuiles, et quelques fois à ciste à parois de tuiles plutôt qu'en dalles de travertin, comme pour celles du IV^e siècle. Pour le mobilier, on constate la présence d'une grande quantité de grands contenants, comme des amphores corinthiennes de types A et B et des *chytrai*. En plus des grands contenants, les tombes archaïques ne montrent pas de signe particulier : leur mobilier est relativement restreint et comporte des lécythes et des coupes à figures noires. Cf. GRECO, « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », p. 9-10, n. 1 ; PONTRANDOLFO et ROUVERET, *Le Tombe dipinte di Paestum*, p. 360-366.

(49) La nécropole a livré relativement peu de tombes datables des époques archaïque ou classique, mais on peut compter au moins 5 tombes du VI^e siècle, dont la plus ancienne possédait un mobilier datable du corinthien récent I, et 15 tombes du V^e siècle. En revanche, une grande quantité de tombes datables du début du IV^e siècle jusqu'au début du III^e siècle a été trouvée : on en compte au moins 200. Les tombes sont à chambre ou à ciste et plusieurs comportent une décoration peinte à l'intérieur. Cf. GRECO, « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », p. 11-13, n.4 ; A. PONTRANDOLFO, *Segni di trasformazioni sociali a Poseidonia tra la fine de v e gli inizi del III sec. a.C.*, *Dialoghi di Archeologia*, ns. 1, 1979, p. 31.

(50) Une seule tombe datable de la fin du VI^e siècle a été trouvée. La reprise des fouilles entre 1979 et 1984 a permis de préciser le plan de la nécropole et la datation des 248 tombes dans le courant du V^e siècle (entre le début du siècle et 430 environ, avec une concentration entre les années 470 et 450). L'organisation spatiale est très rigoureuse, avec un espacement de 1,5m entre les tombes, toutes orientées selon des axes parallèles est-ouest ; la nécropole est bien délimitée entre un mur d'enceinte et une route construite dans la première moitié du V^e siècle. À l'est du noyau du V^e siècle, les recherches ont mis au jour au moins 150 tombes datables entre l'extrême fin du V^e siècle et le début du III^e siècle, dont la majorité se situe à la fin du IV^e siècle. La présence de sept espaces funéraires surmontés de petits *naiskoi* – du même type que ceux du Gaudo et de la Licinella – est remarquable. Une route a été datée de la première moitié du IV^e siècle : elle passe au milieu de la nécropole du V^e siècle, sans respecter les tombes. Cf. GRECO, « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », p. 13 ; M. CIPRIANI, « I Santuari che circondano l'area urbana », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, Agropoli, 1986, p. 103-108 et 111 ; PONTRANDOLFO et ROUVERET, *Le Tombe dipinte di Paestum*, p. 368-370.

Ponte di Ferro (n° 48), Pagliaio della Visceglia (n° 60)⁵¹ et Tempa del Prete (n° 62)⁵², les autres dans la périphérie du territoire, à Fravita (n° 13)⁵³, Boccalupo (Fonte) (n° 33)⁵⁴ et Tempalta (n° 31)⁵⁵. Cette absence d'une occupation systématique du territoire par les citoyens semble suivre un schéma

(51) Localité située à 2 km au sud-est de Poseidonia, à 400 m de la ferme Pagliaio della Visceglia; on inclut aussi les vestiges de la localité de Parco Ogliaastro, qui se situe dans les environs. En 1956, dans la localité de Parco Ogliaastro, on a découvert une tombe à fosse creusée directement dans le rocher. Malgré le pillage de la tombe, deux fragments d'un lécythe trouvés à l'intérieur ont permis de dater la sépulture entre la fin du VI^e siècle et le début du V^e siècle. À Pagliaio della Visceglia, deux tombes ont été trouvées. La première était formée par des dalles de travertin et couverture à double pente; nous ne connaissons pas la structure de la seconde; les deux ont été datées du milieu du IV^e siècle. *Paestum Città e territorio* 1987: *Paestum*, in E. GRECO, *et al.* (éds.), 1, 1987, Tarente, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, p. 40, n. 60.

(52) Il s'agit d'une localité située à 1,5 km au sud de Poseidonia, jouxtant S. Venera. Un total de 111 tombes a été trouvé jusqu'à présent dans cette nécropole, mais quelques-unes seulement sont datables de la fin du VI^e siècle ou du début du V^e siècle. Leur existence nous permet néanmoins d'inférer l'occupation du site. Parmi ces tombes, on remarque la célèbre Tombe du Plongeur, l'unique exemple de tombe peinte datable de l'époque grecque. Si les tombes qui ont livré un mobilier de la fin du VI^e siècle ou du V^e siècle sont peu nombreuses, de nombreux fragments sporadiques datables de cette époque permettent d'avancer l'hypothèse d'une réutilisation de la nécropole à l'époque lucanienne. En ce qui concerne la Tombe du Plongeur, son mobilier se composait d'un lécythe attique à vernis noir daté de 480 av. J.-C., de deux petits becs d'aryballe ainsi que des restes d'une carapace de tortue, dans laquelle on a reconnu des vestiges d'une lyre. À proximité de la nécropole, on a découvert des vestiges d'une route ancienne, partant du centre urbain vers le sud, peut-être jusqu'à Agropoli. E. Greco a mis en relation l'existence de cette route et la richesse de la Tombe du Plongeur et a ainsi attribué cette nécropole à un noyau de population non intégrée au corps des citoyens, ayant probablement une activité commerciale ou artisanale. La majeure partie de la nécropole peut être datée du IV^e siècle et suit le même schéma des nécropoles lucaniennes. A. W. VAN BUREN, in *AJA* 58, n° 4, 1954, p. 325-326; A. ROUVERET, « La tombe du Plongeur et les fresques étrusques: témoignages sur la peinture grecque », *Revue Archéologique*, I, 1974, p. 15-32 (sur les peintures de la tombe du Plongeur); E. GRECO, « Non morire in città: annotazioni sulla necropoli del "Tuffatore" di Poseidonia », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Sezioni di Archeologia e storia antica*, 1982, p. 51-62; *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura critica del percorso espositivo*, 1986, Agropoli, Cassa Rurale ed Artigiana di Capaccio, p. 109-110; PONTRANDOLFO et ROUVERET, *Le Tombe dipinte di Paestum*, p. 371.

(53) Localité située dans une petite zone au sud de la plaine de Matinella et circonscrite entre Cappa Santa, S. Chirico et Difesa Monti à l'est et la colline Rovine di Palma au sud, où une tombe archaïque de type à ciste et formée des dalles de travertin a été trouvée lors des explorations de 1961. C'est une des très rares tombes archaïques découvertes dans le territoire de Poseidonia, précisément dans la « propriété Catauro ». Le matériel de la tombe archaïque est composé d'une coupe de type ionien B2, une coupe à anse unique à bandes et une amphore vernissée en brun-rougeâtre. Les vestiges du IV^e siècle sont plus importants, avec une zone composée de deux petites nécropoles d'époque lucanienne. Le premier groupe a été fouillé en 1953 et en 1954: ce sont quatre tombes à ciste, avec couverture à double pente. Deux de ces tombes sont peintes mais très endommagées, une troisième a livré du matériel datable du troisième quart du IV^e siècle et la quatrième, féminine, est datable de la fin du siècle. GRECO, « Ricerche sulla chora poseidoniate: il paesaggio agrario dalla fondazione della città alla fine del sec. IV a.C. », p. 17, n. 30.

(54) Un petit noyau de tombes archaïques, probablement à rattacher à une présence indigène, a été trouvé dans la commune de Roccadaspide à environ 13 km à nord-est de Poseidonia, sur la rive droite d'un petit ruisseau dont la source est proche, à seulement 200 m du sanctuaire de Fonte. Les deux tombes inédites ont été découvertes le 10 octobre 1966. Elles sont chronologiquement homogènes et datables du milieu du VI^e siècle par leur mobilier. Ce dernier comprend des vases en *buccherò* campanien (cratère à colonnettes, coupe avec bord à col, bassins et amphores à vin) et coupes ioniennes de type B2. Il diffère totalement des mobiliers contenus dans les tombes urbaines contemporaines et se rattache plutôt aux exemples de la tradition indigène campanienne. Au même endroit, deux autres tombes ont été fouillées en 1977: une tombe masculine et une féminine, datables du dernier quart du IV^e siècle; trois autres tombes ont été identifiées mais n'ont pas été fouillées. Il s'agit probablement ici d'une nécropole d'un petit établissement rural: *Paestum Città e territorio* 1987, p. 30-31, n. 33.

(55) Placée sur une petite colline (328 m d'altitude) située à 14 km à nord-est de Poseidonia, sur une étendue de 240 m², la nécropole comprend au moins 23 tombes datées du VII^e siècle jusqu'au IV^e siècle, avec une interruption entre le VI^e siècle et le début du V^e siècle. Les premières découvertes datent des années 1950, puis A. M. Ardovino est intervenu en 1979 et finalement des fouilles systématiques ont eu lieu entre 1984 et 1985. Au moins 10 tombes sont indigènes, à fosse, datables du milieu du VI^e siècle, immédiatement avant l'arrivée des Grecs. Les tombes sont creusées directement sur le banc de roche et couvertes par des moellons de pierre. Parmi les tombes indigènes, on note le mobilier de la tombe 15: de nombreux fragments d'ambre, un bassin à rebord perlé, un faisceau de quatre broches en fer et une petite amphore en impasto (d'un type bien connu à Pontecagnano). Le site présente une des rares tombes du début du V^e siècle mise au jour dans le territoire. Les fouilles plus récentes ont également porté à la découverte de quelques tombes de la deuxième moitié du V^e siècle. Les

plutôt commun dans le monde grec, où le paysan habitait dans la ville et non pas à la campagne. En parlant de la nécropole de Tempa del Prete, E. Greco⁵⁶ a classé cette dernière dans une catégorie qu'il appelle « *non morire in città* » : il oppose cette nécropole aux nécropoles urbaines, qui suivent le schéma « *morire in città* », où la majorité des citoyens étaient enterrés, de l'époque archaïque jusqu'à la fin du v^e siècle. Son présupposé est que les nécropoles extra-urbaines constituent le signe matériel non périssable d'un établissement agricole⁵⁷. En effet, dans l'impossibilité d'identifier les traces matérielles de l'habitat grec dans la campagne, il nous reste uniquement les nécropoles comme signe d'une occupation permanente du territoire par une classe sociale plus élevée, capable d'offrir des monuments en pierre à ses morts. Par conséquent, la petite taille des nécropoles indiquerait une quasi-absence de citoyens domiciliés à la campagne.

Un ensemble funéraire exceptionnellement éloquent : Ponte di Ferro

Dans la cité coloniale grecque de Poseidonia, le site de Ponte di Ferro (n° 48)⁵⁸ présente, pour la fin du vi^e siècle, des caractéristiques très différentes des autres.

La nécropole a été découverte de manière fortuite en juin 1983, lors de travaux d'aménagement ; les premières interventions ont mis au jour 31 tombes. Puis, lors des fouilles programmées, une superficie d'environ 170 m² a été systématiquement étudiée, portant à notre connaissance environ 140 tombes au total.

Cette nécropole présente un type de rituel funéraire très particulier. Tout d'abord, les corps sont déposés directement sur le sable marin, en décubitus dorsal, les bras le long du corps. Les tombes ne montrent par ailleurs aucun respect des orientations, et on observe même de nombreux cas de superpositions de sépultures. Parmi les tombes, une quinzaine sont construites avec des fragments de plaques de travertin, indiquant probablement un remploi de plaques endommagées, et couvertes avec des tuiles déformées ou présentant des défauts de cuisson : il s'agit certainement de rebuts de fabrication. Certaines tombes d'enfant sont construites avec des coffres en tuile (*larnakes*) ; autrement, les restes sont recueillis dans des amphores (*enchytrismoï*). Rares sont les cas d'incinérations, avec des cendres conditionnées dans des *chytrai* déposées directement dans le sable. Une seule tombe, la numéro 70, présente le rituel habituel de la cité de Poseidonia : elle est construite avec des plaques de travertin et une couverture plate, selon le dispositif employé pour un individu adulte, mais elle ne présente aucune trace de mobilier.

Le cas n'est pas isolé. Au moins 63 tombes de la nécropole ne présentent aucun mobilier, que ce soient des tombes pour adultes ou pour enfants. En effet, selon le responsable des opérations, G. Avagliano, si l'on tient compte de la difficulté d'analyse des restes matériels, il s'avère que certains fragments céramiques, interprétés comme des offrandes, ne constituent pas nécessairement une déposition intentionnelle de mobilier.

tombes du iv^e siècle suivent le schéma habituel des nécropoles de cette époque. La continuité d'occupation du site est remarquable avec la présence de tombes datées du début jusqu'à la fin du siècle. *Ibid.*, p. 29-30, n. 31.

(56) GRECO, « Non morire in città : annotazioni sulla necropoli del "Tuffatore" di Poseidonia », p. 51-62. La même thèse a été reprise dans un article plus récent et traitant d'autres colonies de Grande Grèce : E. GRECO, « Abitare in campagna », *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero*, Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia, 2000, Tarente, Naples, 2001, p. 171-201.

(57) GRECO, « Non morire in città : annotazioni sulla necropoli del "Tuffatore" di Poseidonia », p. 52.

(58) G. AVAGLIANO, « Paestum. Necropoli di Ponte di Ferro », *Rassegna Storica Salernitana*, II/1, 1985, p. 261-268 ; *Paestum Città e territorio 1987*, p. 35-36 ; M. CIPRIANI, « Poseidonia », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, 2001, Paestum, Paestum-Athènes, 2001, p. 374-375.

La nécropole présente un autre trait particulier: un grand nombre de squelettes d'enfant. D'autre part, la moyenne d'âge pour les individus adultes est plus basse. On constate enfin des signes évidents de malnutrition de la population.

Plusieurs tombes d'enfant présentent un mobilier relativement riche, en comparaison avec l'ensemble de la nécropole. Il s'agit surtout de petits vases de dimensions réduites, voire miniaturisés. Les deux exceptions majeures sont l'amphore corinthienne de la tombe n°22 et l'amphore de service de la tombe d'un individu adulte, n°87. Des fragments d'amphore de plus grandes dimensions ont été utilisés pour contenir les restes d'un enfant: c'est le cas en particulier des tombes n°53 et 54.

Autrement, tous les vases déposés dans les tombes de cette nécropole sont soit achromes, soit à vernis noir de très mauvaise qualité, ou avec la décoration que l'on retrouve de manière habituelle pour la même période à Poseidonia: vernis à bandes de production locale, imitation de la tradition ionienne. Les objets en bronze sont presque complètement absents, exception faite d'un petit fragment circulaire en bronze dans la tombe n°59, probablement une boucle d'oreille. Enfin, des vases attiques, des lécythes notamment, ont été trouvés dans cinq tombes seulement.

En dehors du caractère standardisé et médiocre de la production, plusieurs des vases composant ces mobiliers présentent aussi, comme pour les tuiles, des déformations importantes ou ont été mal ou peu cuits. C'est sur la base des quelques tombes avec un mobilier plus ordinaire que l'ensemble de la nécropole a été datée, avec une seule période d'utilisation, entre la fin du VI^e siècle et les premières années du V^e siècle av. J.-C.

L'ensemble de ces indices permet de formuler l'hypothèse⁵⁹ d'une nécropole d'individus d'origine sociale inférieure, probablement appartenant à un groupe qui constituait la main-d'œuvre au service des citoyens de la cité. Compte tenu de la proximité de la nécropole avec la mer, à environ 600 m de l'actuelle ligne de côte, le site en question pourrait alors avoir été un quartier suburbain lié à une activité portuaire⁶⁰. Le fait qu'on n'ait pas encore trouvé le port de la cité grecque ne permet pas, cependant, de vérifier cette hypothèse ni d'inférer l'activité dans laquelle était engagé ce groupe.

Il est enfin important de signaler que cette nécropole, réservée à un groupe social inférieur, se situe à environ 850 m au nord-ouest des murailles de la cité. C'est pour le moment, à Poseidonia, le seul cas de monuments construits en pierre ou en tuile appartenant à une telle couche sociale. Dès lors, cet ensemble funéraire contribue à étayer la réflexion sur la présence, à la campagne, d'un habitat régulier occupé par un groupe qui est dans une position sociale subalterne. Il montre clairement que les constructions en matériaux non périssables sont issues du rejet d'un matériel endommagé. L'atelier céramique qui a produit les tuiles se trouvait sans doute à proximité du lieu d'utilisation de ces exemplaires déformés, c'est-à-dire, de la nécropole même. Il est peu probable en effet qu'on ait engagé des frais ou de l'énergie pour le déplacement à longue distance de ces rebuts de cuisson. D'autre part, la proximité avec la nécropole urbaine d'Arcioni (n°50) pourrait aussi expliquer la présence des fragments de plaques de travertin: les plaques endommagées et non utilisées dans la nécropole plus riche pouvaient être transportées facilement jusqu'à Ponte di Ferro (n°48).

Ponte di Ferro nous donne ainsi des éléments pour avancer deux ordres d'observations. D'une part, la comparaison avec l'ensemble des nécropoles de la cité de Poseidonia en fait un cas éloquent d'un contexte funéraire bien différent des autres et conforte l'hypothèse que ces vestiges soient issus d'un groupe de population de condition subalterne à l'intérieur de la société de Poseidonia. D'autre

(59) AVAGLIANO, « Paestum. Necropoli di Ponte di Ferro », p. 268.

(60) C. A. FIAMMENGHI, « Le Necropoli arcaiche », *Il Museo di Paestum. Appunti per una lettura del percorso espositivo*, Agropoli, 1986, p. 102.

part, les caractéristiques de construction des tombes avec des probables rebus de fabrication, ainsi que la situation topographique de cette nécropole à proximité du centre urbain et d'une autre nécropole importante (Arcioni), constituent les deux aspects qui peuvent expliquer les raisons de ces vestiges. Mais l'exemple de Ponte di Ferro demeure exceptionnel : il est important de souligner la difficulté de repérer et d'identifier des signes matériels des couches inférieures. En l'absence de matériaux non-périssables à proximité pour un éventuel emploi, comme c'est le cas à Ponte di Ferro, d'autres groupes sociaux subalternes restent en effet presque invisibles pour nous.

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer, tout d'abord, la grande difficulté d'analyse des données archéologiques quand elles n'ont pas fait l'objet de publications systématiques, avec des statistiques précises. Nous devons ainsi souligner la nécessité de rester prudents avant de proposer des identifications précises des statuts sociaux des défunts. Ce constat contraint également l'archéologue à se poser la question de l'intentionnalité des éléments matériels présents autour du défunt⁶¹. Néanmoins, dans certains cas mieux connus, avec des données archéologiques précises et complètes, il est possible d'avancer des hypothèses d'identification des groupes sociaux en position subalterne.

Les écueils méthodologiques soulignés à travers ces exemples ne doivent cependant pas déprécier l'apport de l'archéologie. Idéalement, il faudrait d'emblée pouvoir effectuer des comparaisons à l'intérieur d'une nécropole, puis entre les nécropoles d'une même cité, et enfin entre les différentes cités⁶². Par ailleurs, il apparaît nécessaire, lorsque les données le permettent, de faire dialoguer les éléments des hypothèses, issus des fouilles archéologiques, avec les autres sources documentaires, épigraphiques et littéraires⁶³. C'est à cette condition seulement que les études archéologiques pourront concourir à l'écriture d'une histoire sociale des cités grecques coloniales et de leurs relations avec les indigènes.

Arianna ESPOSITO,
Université de Bourgogne, Dijon, UMR 6298 ArTeHis

Airton POLLINI,
Université de Haute Alsace, Mulhouse, UMR 7044 ARCHIMEDE

(61) En d'autres termes, «*non è possibile estendere (...) al mondo dei morti il concetto di disparità di ricchezza, assumendolo come referente per lo studio sociologico della necropoli, prima di aver verificato che esso è effettivamente una componente del sistema di rappresentazione che struttura il mondo dei morti*» : B. D'AGOSTINO, «*Società dei vivi, comunità dei morti : un rapporto difficile*», *Dialoghi di Archeologia*, 1985, p. 47-58, p. 52.

(62) Voir à cet égard J. HUGGET «*Social Analysis of Early Anglo-Saxon Inhumation Burials: Archaeological Methodologies*», *Journal of European Archaeology*, vol. 4, Number 1, March 1996, p. 337-365, p. 341-342.

(63) Voir les observations de F. FRISONE, «*Rituale funerario, necropoli e società dei vivi : una riflessione fra storia ed archeologia*», *Studi di Antichità*, 7, 1994, p. 11-23.